



L'ITW DU TDB

Entretien avec Frédérique Voruz

Quels liens ce spectacle entretient-il avec votre précédente création, *Lalalangue* ?

Je présente *Le Grand Jour* comme une sorte de suite fictive de *Lalalangue* car La Mère de *Lalalangue* n'est pas vraiment décédée. Mais je cherchais comment parler de la famille au sens plus large que la relation à ma mère. Je cherchais à mettre en scène la fratrie. Comme souvent dans mon travail, je cherche à dire, et à faire dire. *Le Grand Jour* est la continuité de *Lalalangue* en cela que la parole vient réparer, encore une fois.

Dans mon premier spectacle, je porte une parole frontale, directe, je passe de la narration au revécu de l'enfance, je passe de la confession au conte. Le personnage central de La Mère, cette gargantuesque ogresse, est incarnée par Sylvain Jailloux dans *Le Grand Jour*. Les fantômes de *Lalalangue* sont cette fois incarnés par d'autres interprètes que moi. Mais je me suis davantage éloignée de l'autobiographie et permis la fiction. Je pars d'éléments réels, de peurs, de fantasmes familiaux, pour créer des situations théâtrales, pour écrire des scènes imaginées, pour que chaque personnage ait la parole, puisse dire et témoigner de son vécu. Comme dans mon premier spectacle, il ne s'agit pas d'un règlement de comptes, mais davantage d'un plaidoyer. Mon désir était que chacun et chacune soit compris par le public, que les spectateurs puissent s'identifier à chacun et chacune. J'ai voulu créer une famille archétypale pour parler de tous. Mon histoire personnelle devient, je crois, universelle.

Qu'est-ce que la figure de la mère (et sa mort) symbolise dans cette pièce ?

Encore une fois, j'ai laissé parler mon inconscient dans l'écriture de cette pièce. La mort de La Mère était l'occasion théâtrale idéale pour entamer la situation à son paroxysme. Ce n'est pas progressif, mais extrême, dès les premiers instants du spectacle. La Mère est au cœur de la pièce, elle vient visiter chacun de ses enfants et permet de dire ce que qui n'a pas été dit, et de régler ce qui n'a pas été réglé. Je pense que tant que l'on n'est pas en paix avec son passé, on ne peut avancer correctement dans la vie. On est bancal, de guingois, comme cette mère amputée qui boîte et marche de travers. Elle vient faire se confronter chacun à là où il ou elle en est. Elle vient rappeler qu'on ne peut échapper à son passé tant qu'on ne l'embrasse pas, ne le comprend pas. La Mère revient et permet le pardon. Petit à petit, au cours de la pièce, les personnages se rapprochent un peu plus de ce que devrait être leur place. Et sa mort vient les libérer. Comme le dit le personnage de Gabrielle : « C'est pas si simple en fait. On n'a plus d'excuse pour ne pas être heureux maintenant. On est obligés d'y arriver. Est-ce qu'on devient un adulte lorsque sa mère meurt ? »

Comme si, tant que La Mère était vivante, ils pouvaient tous et toutes échapper à leur vie, à construire leur chemin personnel. La mort vient les rendre adultes, elle leur apporte l'émancipation. C'est symbolique, c'est la fin d'un cycle, la famille est rassemblée, et, ensemble, ils passent par cette épreuve du feu pour sortir changés, apaisés.

Qu'est-ce qui, selon vous, passionne chacun-e dans une histoire de famille, sujet à la fois intime et universel ?

La famille est un sujet intemporel. Les premiers auteurs grecs dont nous avons les pièces parlaient déjà de la famille. C'est notre origine, notre terreau. Dans les tragédies grecques, dans la mythologie, les personnages se présentent toujours comme « fils de ». Qu'on le veuille ou non, c'est la famille qui nous forge. Et soit on accueille cet héritage, soit on cherche toute notre vie à lui échapper. Dans mon travail, j'essaie de trouver l'équilibre entre ces deux positions : accepter d'où l'on vient, en devenant soi-même. C'est le chemin que j'ai réalisé dans mon analyse. Ma devise serait la phrase de Nietzsche : « *Deviens qui tu es* ». Pour moi, c'est passé par le langage. Selon Lacan, l'inconscient se construit sur le langage. Mes mots sont ceux de ma famille, de la psychanalyse, et du théâtre. C'est cette langue protéiforme qui me permet de parler, de mettre en espace la parole.

Ce qui passionne chacun et chacune dans le thème de la famille passe ici par le pouvoir cathartique du théâtre. Les spectateurs se reconnaissent dans les personnages, les situations, tous s'identifient à ce que traversent les personnages, et le théâtre permet de transformer la tragédie d'un vécu en poésie, en comédie. Grâce au théâtre, nos histoires personnelles deviennent des fictions, et donc s'éloignent de nous. Des personnes m'ont déjà dit, après avoir vu *Lalalangue*, « *grâce à ce spectacle, j'ai pardonné à mes parents* ». Et j'ai choisi de parler de la famille avec humour et second degré. Il n'y a pas de pathos, c'est cela aussi qui permet l'identification de chacun et chacune.

En somme, qu'on ait voulu échapper à sa famille, ou qu'au contraire on en soit resté prisonnier, cela reste le premier nœud à dénouer pour nous tous et toutes. Et le théâtre peut, je crois, nous y aider.

